

D'ICI MÊME

Notes fragmentaires sur quelques expositions entrevues / printemps-été 2010.

Alain géronneZ

Qu'il me soit d'abord permis de me situer : j'écris en général dans ces pages sur des artistes que j'ai eu longuement l'occasion de cotoyer, vu mon ancrage dans une école, un milieu. C'est ce qui fait la particularité de mes chroniques. D'autres, plus théoriciens, sont mieux placés pour parler d'Allys ou d'Orozco. Encore que... c'est donc de ce même point de vue que je vous parle cette fois, même si j'aurai moins tendance à broser des parcours généraux, puisque je parle d'expositions spécifiques. Les digressions toutefois ne seront pas interdites.

Alexia de Ville de Goyet - Galerie Jozsa, rue St-Georges, Bruxelles, 01.2010

Il y a un peu d'Ahtila (Eija-Lisa) chez Alexia De Ville - elle l'a cotoyée en Finlande lors d'un échange Erasmus - mais aussi un sens particulier de l'installation, du dessin... qui nous conduit dans d'autres directions. Et si les diamants n'étaient pas plus éternels que les amants? Bien sûr, les films (vidéos) minéralisent des événements éphémères: deux petites blessures, l'une à la main d'un homme, auto-infligée par un morceau de verre, en Angleterre, au bord de la mer, l'autre à la cuisse d'une femme, dans une ville surplombant la mer quelque part en Espagne. Le passage de la vierge à la marée? Je n'aime pas trop le sang, mais ces deux blessures mises en récit, mises en espace, distancés, parlent de passages, de l'éphémère à la durée, en brouillant les propriétés des règnes minéraux et animaux.



Une sculpture de néon évoque un diamant taillé qui serait vidé de sa substance, donc de sa durabilité. Les personnages imaginés par Alexia sont pris dans leur solitude, même s'ils forment un couple à distance. L'artiste a-t-elle le privilège de la solitude - douloureuse? Un curieux dessin montre un personnage masqué d'un bec d'oiseau carnavalesque, regardant, tenu à distance dans sa main, un nichoir. Où se nichent nos sentiments?



PHOTOS SOUVENIRS:
ALAIN GÉRONNEZ

Digitalis off shore, ferme ter Cauwenschuere, 155 chée de Roodebeek, 1200 Bruxelles - mai 2010 (expo collective)

Max Frank

Coincidence? un nez masqué encore... Il a adopté, adapté, le nez de Broodthaers dans *Un Voyage à Waterloo*, et peut-être a-t-il son souffle dans le dos?



Quelque chose de conique, et un brin de comique. Max est performeur et sculpteur : circulez, il y aura quelque chose à voir, lorsque le panneau de la porte s'abattra et que son masque au long pif apparaîtra. Mais ici, dans le carré de pelouse, il nous faut passer physiquement par une construction qui a quelque chose d'un lointain cône tronqué, renversé à l'horizontale, en entrant par la pointe manquante, et en sortant désappointé par une porte flanquée près de la base. Quelques pas au dehors, et vous avez droit à la projection en plain air d'une performance de Max, réalisée dans les entrepôts du marchand de bois Lochten et Germeau, sur un petit écran noir : vous voilà entre les deux cônes du sablier (digression: la butte du Lion de Waterloo est elle aussi conique, je crois, vue de loin). Le père de Max est menuisier: il fallait que Max montre de quel bois il pouvait se chauffer, sans faucher ses racines. Car Max est un artiste réflexif, pas un impulsif. Toutes ses actions sont soigneusement méditées, et ses constructions assez savamment menuisées. Dans une performance géniale, lors des portes ouvertes de l'École de Recherche Graphique en mars 2009, l'homme à tête de pingouin (cagoule noire, bec chair) déambulait en marquant l'arrêt devant les oeuvres exposées de ses condisciples, les contemplant intensément. Comme une prise mâle face à une prise femelle, il formait couple avec l'oeuvre voisine, faisant symbiose entre auteur et spectateur - le regard de l'un s'inversant en regard de l'autre. C'est feint, peut-être, mais c'est fin. Le sculpteur est Narcisse et le performeur est Pygmalion. Les immobilités ponctuelles de la performance mènent à la sculpture, mais fondamentalement la sculpture est statique et la performance gestique. Après tout, Max n'a-t-il pas rêvé de faire du *Gyproc*, de la plaque de plâtre une matière souple, voire vivante, et de la rouler comme un tapis, ou de la courber comme un tipi? Il y a dans certaines sculptures de Max quelque chose du chef-d'oeuvre qui couronne la formation d'un apprenti dans une guildes. Max est toujours strictement habillé, parle avec une élocution soignée, français châtié, et fait des poses réflexives. Il travaille comme un artisan mais démontre impossible un monde sans artistes. C'est un bon début dans la vie.



Il y avait d'autres artistes intéressants dans *Digitalis off shore*. Jonathan De Winter, notamment, qui a construit ici une "cabane" dans un arbre, support à une performance musicale, ou Lucie Ducenne, enfouissant partiellement de petites "chambres", partiellement anéchoïdes - ouvertes sur l'extérieur au ras de l'herbe - dans le sol. Deux artistes, parmi d'autres, déjà évoqués dans ces pages, Flux n°49. De même, Anne Bosuroy, dont j'ai parlé dans le numéro de Flux n°51.

L'exposition avait lieu à l'initiative de Juan d'Oultremont, que nous allons retrouver en tant qu'artiste dans l'exposition *Fake*, à Alost.

Juan d'Oultremont - *Fake*, Alost juillet-août 2010 - exposition collective. Comme je me promenais dans le *Stadspark* d'Alost, visitant l'exposition *Fake*, un monsieur m'interpellait en me disant qu'il ne restait pas grand-chose du *Kruidentuin* ou nous nous promenions. Je lui disais que les plantes restaient belles malgré tout, mais que sottement j'étais venu pour les sculptures. Il me répondit que lui aussi était là pour *Fake*, mais que l'une des trois localisations de l'expo dans la ville était fautive sur l'affiche: ce n'était pas au 68 de la Molenstraat qu'on trouvait la galerie, mais au 64 (où exposait Jan De Cock dans le cadre de la même exposition). Au 68, on trouvait un super-marché. Je lui répondis que pour beaucoup, depuis qu'ils sont ouverts le dimanche, les super-marchés jouent le rôle des musées. Je me souviens qu'alors que j'exposais du côté d'Aarschot, en 2001, à Speelhoven, Vincent Halfants m'avait dit que les paysans passaient leur dimanche au super-marché, et j'ai pu vérifier la même chose à Gouvy, sur la frontière luxembourgeoise. Alice De Mont, dont il est question ailleurs, m'objecte qu'ils viennent pour acheter, pas pour regarder des oeuvres. J'accepte la nuance, mais je pense qu'il y a quand même une convergence. J'allais voir *Fake* car quelques amis y exposaient. C'est une raison comme une autre, et ce n'était pas dimanche. Juan d'Oultremont y exposait sa *Tragedy of landscape*. Soit un tunnel de train électrique agrandi à la dimension de l'allée en béton du jardin. Peut-être voit-on trop vite le bout du tunnel? Le petit jardin médicinal du grand Stadspark est trop petit pour contenir la vingtaine d'oeuvres, sinon monumentales, du moins de grande dimension réunies là par Jan De Nys. A proximité de l'oeuvre de Juan, une gigantesque paire de bottes met les pieds dans le plat. Il y a longtemps que je voudrais parler dans ces pages de Juan, un vieil ami, mais ce n'est pas si facile. Il a des projets formidables, un drapeau belge transposé en gris pour Bruxelles Bravo, des petits dessins érotiques placés pour le vol dans les lieux publics, et surtout son travail inaugural, vers 1975, archivant sa propre mort et promouvant sa reconnaissance via le *Mouvement Cissiste*, mais nuance : ces projets ne sont pas tous parfaits. Les petits dessins (*Sextractions*) sont des reproductions photographiques, pas des originaux : voler une reproduction de *La lettre d'amour*, ce ne serait pas plus voler Van Meegeren le faussaire que Vermeer: Le jeu sur cette pulsion négative du vol, transcendée en cadeau, ne fonctionne peut-être pas tout à fait. Les fake sont les fake!

Juan, c'est l'homme en quantités: il est dans tous les circuits, les arts plastiques, la littérature, la chanson, la bande dessinée, la radio, la télévision... je crois me souvenir d'une phrase de John Cage, sans doute à propos de son *Roaratorio*, disant que pour lui, ce n'était pas la qualité, mais la quantité du son qui comptait. On pourrait adapter à Juan cette proposition. Comme l'idée que "faire l'artiste", c'est faire de l'art (il le dit à peu près en ces termes, ou: *faire l'artiste plu-*



tôt que de faire de l'art), et que donc l'art ne réside pas dans la qualité (matérielle) des oeuvres, mais dans l'attitude. Mais je me souviens de l'avoir gêné en le qualifiant, par rapport à son travail radio, de 'fantaisiste'. Pour moi, Devos était un fantaisiste, mais je salue l'artiste. Je demandais alors à Juan comment je pouvais qualifier son travail à *La semaine infernale*, et il me répondit que dans tout ce qu'il faisait, il essayait de faire de l'art. Dans ce tunnel, je me prends la tête, à la tige filetée d'un écrou. Qui est pris au filet? qui est pris en faux? Bien sûr, ce tunnel, c'est un tunnel sans chemin de fer. Il faut faire son chemin soi-même, il faut trouver sa voie : *Märklin* est en faillite, et les petits trains sont remplacés par de grands TGVs. Comme vu à la TV. Mais le tunnel est droit et le chemin est tout tracé. Rien de romantique: le paysage porte sa tragédie. Tout est dit, tragiquement. Pauvre paysage, découpé, saturé de routes, de voies, de centres commerciaux et de constructions.



Vues-View, Network, Alost, juillet-août 2010 - exposition collective du Master 2 art et médiation de l'ERG.

Alice De Mont.

Pour Alice De Mont, la sculpture est un personnage avec qui elle vit. Ce personnage pensé a un nom, je la cite: *J'ai donné un nom à cette pensée, comme si ce n'était pas moi qui me le disait, et pas non plus autrui. Je m'imagine que c'est Badpakman Straatkast (homme maillot de bain rue armoire) qui me l'a dit. En flamand ce raccordement de mots ressemble à un prénom et nom de famille, alors qu'en fait ces noms d'objets collés au mot homme (man) nous en donne l'impression c'est quelq'un et pas un truc. Ensuite j'ai visualisé cette pensée, j'ai donné un corps au nom.* Ses sculptures sont donc en quelque sorte ses compagnons de misère jouissante. Elles ont en soi d'être à la fois organiques: les pièces récentes sont des formes moulées en plâtre, partiellement à partir d'un négatif modelé en terre glaise, partiellement à partir d'un volume géométrique donné. On comprend leur dualité d'être vivable et inanimé. On a pu voir trois mois plus tôt la même oeuvre en vitrine de l'*Etablissement d'en face*, à Bruxelles, lors de l'exposition *Prévues-Prévues* (les deux expositions de Bruxelles et d'Alost sont des initiatives de Joelle Tuerlinckx) puis à Alost, où cette fois la sculpture est cassée (morte) et "mise en



Alice de Mont, *Object 1* en vitrine de l'Etablissement d'en face, Bruxelles, le 11 mars 2010

tombeau". On peut voir des photos de sa cassation (*De vriend van doodgaan-l'ami de mourir*), un film montre le rituel de sa déploration (les termes sont de moi). Au fond, c'est un avatar normal de l'histoire de la sculpture au corps, longue déjà de variations infinies, mais il est amusant de penser que peut-être c'est par le travail d'une très jeune artiste que ce paradigme est opéré.



Alice de Mont, *Object 1* en vitrine de plexi à Network, Alost, juillet 2010

Pierre Lauwers. - 13-15 mai 2010, SIC, Rue du Duc 61 1150 Bruxelles.

Choisir entre art et science n'est sans doute pas une option aussi tranchée qu'on ne le croirait à première vue. De nombreux artistes ont un bagage scientifique, comme Carsten Höller, par exemple. D'autres ont choisi une voie plutôt qu'une autre en fonction des caprices de la vie. C'est sans doute le cas de Pierre Lauwers. Fasciné par les étoiles (le basket?), le ciel (le paradis rouge?), les phénomènes physiques (et métaphysiques), l'artiste - rare : il n'a rien de productiviste et n'expose que rarement - m'aura fait ré-ouvrir un livre de physique, ce que je n'avais plus fait depuis le collège. La beauté des images, dans certains d'entre eux, est saisissante, et travailler sur le modèle pour Pierre Lauwers, c'est travailler sur ce modèle là. Depuis des années, il tente, sur le mode sensible, de reconstituer des molécules, de cerner un rayon lumineux, d'enregistrer le rebond d'une petite balle, comme ce fut le cas dans la petite et courte exposition présentée chez SIC au mois de mai dernier. La petite balle qui rebondit, photographiée à l'aide d'un flash stroboscopique, tente d'effectuer le passage de la physique à la métaphysique, par le truchement de l'art. L'art, c'est de faire fonctionner les trois en un, indivisiblement. La présentation des images sur des tables n'est pas indifférente : le travail garde un côté laboratoire, sans chercher à faire décor. Beaucoup d'échos, donc, mais peu de décor : une exposition assez parfaite, simple, humble, et juste. Une toile plus ancienne et quelques peintures à même le mur complétaient l'accrochage. Un choix d'Olivier Mignon, de SIC.



Ces textes sont de petites esquisses, qui demandent révision et développements. (à suivre, AgZ)